

Les loups de Moscou

Les loups de Moscou

Les loups de Moscou

Loïk PERRIN

Les loups de Moscou

Les loups de Moscou

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-359-6365-1

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est le seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Les loups de Moscou

Introduction

0

Extrait de : L'oasis de la liberté.

La vieillesse inspire mille et un artistes. Chanteurs, poètes, écrivains, réalisateurs, peintres, etc. L'impact sur nos corps du temps qui passe est frappant, mais qu'en est-il de nos cœurs ? Nos pensées, passées au filtre de la vie, ne sont plus vraiment les nôtres. Elles sont diluées par nos expériences, notre fatigue et nos désillusions. Pourtant, à l'origine, elles étaient pleines de vie et d'espoir. Et parmi ces pensées se trouve l'idéal de la liberté. Estéban en a voué un culte.

Il marche. Depuis de longues heures il marche. Il a du sang sur les mains. Ce n'est pas le sien, mais celui de ceux qui se sont opposés à sa quête. Il traverse un long désert. Seul face à lui-même, il se remémore les jours précédents. La descente aux enfers. Réveil brutal dans son studio

parisien. La porte d'entrée qui vole en éclats sous le pied de biche des flics. L'intrusion armée de ces hommes en uniforme dans une violence inouïe aux premières heures de l'aube. Emmitouflés dans des gilets pare-balles, avec des casques, des boucliers et des flingues prêts à faire feu au moindre mouvement. Un peu exagéré, pour un simple type comme lui.

Vingt et une piges. Fraîchement sorti de ses années lycées. Un gamin un peu bohème certes, perdu dans un univers déconnecté de la réalité, mais pas un terroriste non plus. Trafic de drogue et mauvaises rencontres, voilà ce qui l'a conduit à vriller. Il aura suffi de quelques mois pour passer du statut de jeune étudiant en devenir à celui de complice de meurtre. Au fond, il sait qu'il n'a rien à se reprocher. Il n'était pas présent le jour où ça a mal tourné. Le jour où la fusillade a éclaté dans le club privé. Sauf qu'il a été naïf. Il prenait ces types pour ses potes. Dans les vestiaires, il laissait souvent ses vêtements pour pouvoir se changer dès qu'il arrivait. Evidemment, dans sa veste se trouvait un vieux courrier sur lequel était mentionné son nom et son adresse. Cette même veste qui a été

volontairement déposée sur une chaise à proximité des trois corps morts.

La drogue. C'est son oasis de liberté à lui depuis l'âge de dix-neuf ans. Au début, c'était juste en soirée, comme ça, pour faire comme les autres. Puis, le fait de planer au-dessus du monde réel lui a rapidement paru obligatoire. Une nécessité s'est formée dans son cerveau. De nécessité il est passé à l'addiction, puis à la pulsion incontrôlable. A trop chercher sa came, il a fini par faire les mauvaises rencontres. L'effet domino. Le tsunami qui vous renverse et vous emporte. Jusqu'à ce matin de perquisition. Il s'ensuivit d'une garde à vue de quarante-huit heures. *Tortures cérébrales, menaces, violences physiques*, jusqu'à ce qu'il finisse par balancer ses « potes ». Et dans ce milieu-là, ce genre de dénonciation rime souvent avec arrêt de mort.

Il s'y prépara avec précision. Il se munit d'un pistolet automatique trouvé au marché noir. Merci le Darknet. Il mit sur pied une rencontre avec eux. Quitte à être la cible, autant choisir l'endroit et le moment. Il fut stratège jusqu'au moindre détail. Rien ne pouvait lui échapper et rien ne lui échappa. Il tua de sang-froid les trois gars à la tête du cartel.

Des gouttes de sang lui giclèrent au visage. Des gouttes de sang marquées en lui comme de profondes cicatrices.

Il n'est pas prêt de les oublier. Il en rêve toutes les nuits. La scène repasse en boucle dans sa tête. Il a encore l'odeur puissante et âcre de ce rouge mortuaire qui lui tacheta le visage. Il a encore en lui la chaleur tiède du sirupeux liquide qui se cristallise sur sa peau. Il a encore le goût du parfum vermeil déposé en milliers de molécules sur ses lèvres closes. Hier encore, il sortait de cours avec ses diplômes en poche. Lui qui pensait intégrer une équipe de son et lumière pour faire des tournées magistrales et voir du pays, le voilà assassin. Assassin et en fuite.

Il marche depuis de trop longues heures. Même si cela fait plusieurs semaines qu'il a quitté la France et son Paris natal pour fuir cette triste page de son existence, il sent encore l'odeur, le goût et le toucher du sang. Le manque occasionné par sa dépendance à la drogue le rend nerveux, agressif. Pour espérer retrouver une santé mentale et se racheter une conscience, il s'est lancé le défi fou de

traverser le désert de Namibie. S'il en ressort vivant, alors il pourra retourner vivre parmi les hommes.

Sergueï posa le livre sur ses genoux, leva la tête en direction d'une des fenêtres qui donnaient sur la rue. Le regard absent, le teint blanchâtre, il songeait en silence. Lui aussi, il aurait grandement besoin d'une oasis de la liberté.

Les loups de Moscou

Chapitre 1

1

14 juin 2018

Bibliothèque de Lénina.

Sœur Emmanuelle disait : « *Certains hommes sont couverts de richesses tandis que d'autres n'ont rien. Il y a là quelque chose qui appelle à la révolte.* »

C'était en se remémorant cette phrase que Sergueï découvrait la liesse populaire qui arrivait progressivement en ville en ce début de coupe du monde. Un arrière-goût amer commençait à poindre au fond de sa gorge, lui dont la pauvreté martelait le visage, dont le bonheur pur et simple évitait soigneusement son cœur.

Longtemps il avait rêvé de mettre fin à la colère qui grondait en lui. Or pour cela, il lui fallait commettre un acte de grande envergure. En était-il seulement capable ? Dans ces moments d'égarement, il lui arrivait de le penser. Souvent

même, il entendait une voix qui lui disait d'agir. Un petit démon qui piquait là où ça faisait mal, comme on souffle sur des braises pour les ranimer.

Fermer les yeux, voir le noir répandre son voile de néant, rassurant, apaisant, silencieux aussi. Il détestait le bruit. Le vacarme de l'existence qui bien souvent faisait écho à la vie des autres. La sienne, ô vous savez, elle tenait en ces lignes un peu grises. Lui qui aimait tant écrire pour s'évader, c'était un avantage. « - *Fermer les yeux et faire disparaître tout ce qui se passe dehors.* » Un souhait puissant, profond.

Il fallait éteindre la lumière.

Quel qu'en soit le prix à payer, il fallait absolument éteindre la lumière.

Il faisait doux en cet après-midi de juin dans la capitale russe. Dehors, l'effervescence était omniprésente. Le mondial de football allait commencer dans quelques heures et il avait un effet hypnotisant chez les Moscovites. On aurait dit un pouvoir quasi mystique, où rituels et célébrations s'enchaînaient sans discontinuer. Les gens paraissent euphoriques, voire possédés par l'ambiance générale. De son vécu, certes pas encore

très grand, le jeune homme n'avait vu pareille union, pareil rassemblement au sein des rues. Cette zone de la ville, qui d'ordinaire était paisible, pour ne pas dire vide, devenait bouillonnante de vie.

« - *Comment un simple sport peut-il transformer autant de personnes ?* » C'était une notion qui lui échappait totalement.

L'austérité des dernières années s'était comme envolée, volatilisée. Du moins en façade. Pour Sergueï, lorsqu'on est né dans les bas-fonds de la ville, là où la pauvreté est telle que même être scolarisé devient inenvisageable, ce spectacle avait de quoi vous aigrir.

Afin d'éviter le tumulte du monde extérieur, Sergueï se réfugiait dans la bibliothèque de Lénina, à quelques encablures du centre-ville. Il y allait depuis plusieurs années maintenant. Il s'y était fait des amis, des relations plutôt. Cela lui permettait de pouvoir entrer et lire tranquillement malgré le fait qu'il ne puisse payer son abonnement tous les mois.

Il s'installa sur une banquette en simili cuir marron et se saisit de son livre du moment. Il s'agissait d'un roman intitulé « L'oasis de la

liberté ». Il ne connaissait pas son auteur. Un Français, du nom de Jérémie Oléone.

- Y a mieux, mais ça f'ra l'affaire, se dit-il intérieurement.

Ses amis de la bibliothèque le lui avaient conseillé. L'ouvrage était arrivé parmi une multitude de « grands noms » dont Sergueï avait déjà écorné les pages par le passé. Oléone était un de ces rares auteurs modernes à arriver jusqu'ici. Sans être le romancier du siècle, « - *tout le monde ne peut pas être Stephen King* », il apportait un vent de fraîcheur. Un style novateur qui contrastait avec les traditions ancestrales qui sommeillaient dans plus de quatre-vingt-dix pour cent des ouvrages de la bibliothèque.

L'histoire, sans être extraordinaire, l'avait très vite happé. Il s'était pris d'affection pour cet homme, en recherche de rédemption et de curiosité, dès les premières lignes. Et puis, elle lui permettait de s'évader et c'était exactement ce qu'il recherchait au travers de la lecture. Une bulle d'oxygène. Une machine à voyager dans le temps ou à se téléporter n'importe où en une fraction de seconde. Lire,

c'était son tapis volant à lui. C'était son passeport vers le monde entier.

« - Il va falloir éteindre la lumière »

Près d'une heure s'était écoulée, Sergueï était loin désormais. Une aventure qui le conduisait à travers le désert de Namibie. Une quête à la fois philosophique et tragique. L'histoire de ce gamin qui part faire son introspection, ainsi que sa cure de sevrage, dans l'endroit le plus hostile de la planète, lui parlait directement. Il se sentait concerné par le personnage. C'était comme si l'auteur lui parlait directement à travers le livre. Troublant. Inquiétant. Mais terriblement persuasif.

Alors qu'il arrivait lentement vers un dénouement qui retenait toute son attention, une voix le ramena sur terre.

- Qui est-ce que j'vois planqué dans sa tanière comme un loup solitaire ?

Le jeune garçon n'avait pas eu besoin de beaucoup de temps pour reconnaître cette voix. Elle lui était familière et agréable. Il s'agissait de celle de son ami d'enfance, Alexander Cherov. Il était à

peine moins âgé que lui, tout juste un an d'écart. Lui avait dix-sept et s'approchait lentement des dix-huit, Alexander venait de souffler ses seize bougies le mois dernier.

- Salut Alex', répliqua-t-il, sans trop élever la voix de crainte d'être jeté en dehors de l'établissement.

« - Ici le silence règne en maître »

C'était son fief, son refuge en quelque sorte, et il y tenait comme à la prunelle de ses yeux.

C'était certainement le dernier endroit où il ressentait le bien-être et la paix intérieure, comme l'évoquait parfois le bouquin qu'il était en train de lire.

- Qu'est-ce tu fiches ici tout seul dans ton coin ? Viens donc profiter de la fête, dehors, y a plein de jolies filles et on peut boire à l'œil. A condition d'être discret et pas trop con bien entendu.

- C'est gentil, mais je préfère encore rester à l'écart de cette connerie.

Le visage du jeune lecteur était tristement empreint de lassitude. Seul un début de colère tentait d'illuminer ses yeux noirs et obscurs. Il était pâle comme un linge, les joues creusées par la faim. Une épaisse chevelure brune lui retombait devant la

figure en mèches disparates qu'il maintenait à l'aide de son fétiche : un bandeau gris qu'il avait reçu en cadeau de son petit frère, il y avait déjà quelques temps de cela. Un début de barbe naissante calfeutrait légèrement sa maigreur. D'aspect extérieur, il n'attirait pas vraiment la sympathie et son affection pour l'isolement finissait de le rendre asocial.

- Allez, sors donc un peu, ça n'peut pas t'faire de mal. Bien au contraire, embraya son ami qui était d'apparence son opposé.

Blond, cheveux courts et soigneusement coiffés au gel, des yeux d'un bleu océan digne des côtes tropicales, une tête ovale avec de belles joues bien garnies. Il respirait la joie de vivre à plein nez.

- Vas-y avec Julia si tu y tiens tant. Tu sais comme moi à quel point elle aime s'amuser et rencontrer des gens.

- J'sais bien mais bon, c'était avec toi que je voulais y aller. Partager un moment amusant ensemble, quoi.

- Une autre fois.

Devant la réponse cinglante de ce dernier, le grand blond marqua une pause et changea de ton. Il

était peiné de voir son ami ainsi et se sentait contraint de le bousculer un peu.

- Dis Sergueï, ça fait combien de temps qu'on ne s'est plus amusés rien que tous les deux ?

- J'sais plus.

- Tu sais, comme quand on était mômes. Tu t'souviens ?

A travers cette dernière question, qui n'en était pas vraiment une, une tristesse poignante s'émana de la bouche d'Alexander. Une tendre nostalgie décolorée par la peine de voir son ami d'enfance n'aimer plus grand-chose de la vie.

- Peut-être bien, rétorqua le jeune homme visiblement agacé par les allusions peu flatteuses qui lui étaient lancées. Si tu es venu me faire une leçon de vie, tu peux repartir tout d'suite. J'n'ai pas vraiment la tête à cette mascarade grotesque qui s'joue dehors. Puis, j'n'aime pas le foot.

- Moi non plus j'n'aime pas l'foot et après ?

- Ben voilà.

- Tu sais quoi, je pars chercher Julia. Si tu changes d'avis, tu n'auras qu'à venir nous retrouver près du centre-ville. On sera forcément dans les parages.

Le timbre d'Alexander était désormais grave, profond, rien à voir avec cette jubilation chantante qui le caractérisait lors de son arrivée. Il s'en rendit immédiatement compte, se reprit et s'adoucit avant d'enchaîner.

- On est là pour toi mec, alors ne nous met pas à l'écart, s'il te plaît.

Alexander repartit sans même attendre une quelconque réaction, désolé par le refus de Sergueï. De toute évidence, ce dernier ne l'écoutait que d'une oreille, ou feignait l'indifférence, car tout juste avait-il eu le temps de tourner les talons qu'il se replongeait dans sa lecture. Il aurait tant aimé voir une réaction sur le visage du jeune homme. Même une larme lui aurait plu. Depuis qu'il s'était enfermé dans sa carapace, Sergueï semblait lentement. De le voir ainsi basculer du mauvais côté lui faisait terriblement mal. « - *Mais que faire de mieux ?* »

Le jeune russe au bandeau gris était ce genre d'homme qui prenait grand soin de ne montrer aucune émotion, aucun sentiment excessif. Il faisait attention à toujours rester dans la retenue et le contrôle de soi. Au grand dam de ses amis qui ne

savaient plus comment lui venir en aide. Et ce, depuis près de deux ans désormais ?

Malgré cette apparente désinvolture, les mots d'Alexander avaient réussi à titiller quelque chose en lui. Il ne savait comment l'exprimer, mais il se sentait différent à présent. Une petite bête noire s'était éveillée dans sa tête. Malgré tous ses efforts, il n'arrivait plus à se concentrer. Il se sentait soudainement mal à l'aise. Un sentiment de lourdeur s'abattait sur ses épaules. « - *Serait-ce le poids de la culpabilité ?* » Il se sentait sale et mal dans sa peau. Une sensation qu'il avait déjà ressentie par le passé, certes, mais aussi intensément c'était rare. Il n'avait pas pour habitude de s'apitoyer sur son sort et encore moins sur sa vie. Il était en colère, profondément meurtri, mais pour rien au monde, il ne l'aurait laissé paraître ouvertement.

Sergueï referma le livre machinalement, leva la tête vers le plafond, les yeux au bord de la noyade. Une vieille interrogation lui remonta alors du plus profond de son subconscient :

« - *Qu'ai-je fait pour mériter d'être né ainsi ?* »

Une question qu'il s'était déjà posée à maintes reprises, mais toujours en surface. C'est-à-dire sans jamais vraiment la creuser, y réfléchir sérieusement. Pour éviter de se retourner le cerveau d'une part et pour se protéger, d'une autre. Quand elle lui venait, il la balayait directement d'un revers de la main. Cependant, ces derniers temps, cette interrogation semblait gagner du terrain. Elle devenait de plus en plus insistante dans son esprit. Elle prenait de l'ampleur et son poids pesait de plus en plus lourd dans sa tête.

« - Il va falloir éteindre la lumière. »

Un début de migraine commençait à lui comprimer les tempes. Il ferma les yeux, se massa les paupières et chercha à s'apaiser en respirant profondément. Calmer son corps, calmer son cerveau, pour enfin avoir l'illusion de ralentir le temps. Il vit alors apparaître, sous sa rétine, la scène d'Estéban marchant dans le désert, du sang sur les mains. Était-ce là, la solution ? Devait-il prendre ce roman pour argent comptant ? Était-il comme

Estéban ? Si tel était le cas, il devinait ce qui lui restait à faire.

« - *Il va falloir éteindre la lumière.* »